

Au camping de l'étang bleu

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 36, Number 4 (214), August 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32197ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamontagne, M.-A. (1994). Au camping de l'étang bleu. *Liberté*, 36(4), 36–44.

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

AU CAMPING DE L'ÉTANG BLEU

Ils trouvèrent le camping au bout d'une petite route, après avoir longtemps suivi le chemin qui serpentait au milieu des collines et semblait ne conduire nulle part. L'administration du camping logeait dans une grange désaffectée.

— Pour combien de nuits ? demanda la jeune fille assise à une table, l'air ennuyé.

Au fond de la tasse, un peu de café froid ; sur les étagères, des articles de première nécessité, allumettes, chips, et, couché à ses pieds, un énorme chien noir.

Martha regarda son mari.

— Eh bien, disons, au moins quatre nuits.

— Avec ou sans eau courante ?

— Avec, avec, dit le mari qui se voyait déjà de corvée.

Jack et Martha étaient partis depuis dix jours. La première partie des vacances s'était passée le long de la côte. Par la suite, ils s'étaient enfoncés dans les terres en quête d'un peu de tranquillité.

Au verso de la fiche d'inscription, la jeune fille traça le plan qui devait les guider vers le site, tout en donnant des explications à voix haute. Martha écoutait avec attention. Elle craignait de ne rien comprendre aux croisements de sentiers qui semblaient se multiplier à plaisir. Sous des airs quelconques, le camping se révélait singu-

lièrement compliqué. Il était divisé en six sections qui se ramifiaient à leur tour en plusieurs boucles. On campait sous les pins, si bien que le campeur, qui ne voyait personne, avait l'impression de se trouver dans une véritable forêt.

Le couple se mit à la recherche de l'endroit qu'on lui avait désigné. Monter la tente fut l'affaire d'un quart d'heure. Peu de temps après, Martha dut balayer l'intérieur jonché d'aiguilles de pin.

— Laisse donc, protesta son mari, qui rêvassait sur un fauteuil pliant.

À ses pieds, la bouteille de cognac et le gobelet en plastique qui ne l'avaient pas quitté depuis le début des vacances. Martha ne répondit pas.

Après avoir balayé le sol, la femme étendit une toile cirée sur la table de pique-nique et ramassa du bois pour le feu. Elle n'eut pas besoin d'aller très loin — des branches mortes traînaient un peu partout. Du coffre de la voiture, Martha sortit la brassée de bois achetée la veille au magasin général et rangea soigneusement les fagots, les branches et le bois près de l'emplacement du feu. Quand elle vint s'asseoir à ses côtés, Jack, perdu dans ses pensées, parut la voir pour la première fois.

— Je crois que nous nous plairons ici, dit-il.

À plusieurs reprises, Martha tourna le bouton du poste transistor, mais aucun son ne se fit entendre.

— Les piles sont à plat, murmura-t-elle.

Elle eut soudain le sentiment que le silence deviendrait insupportable.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? répondit Jack. On écouterait les oiseaux.

Il avala une rasade de cognac et pencha la tête pour l'embrasser.

— Demain, nous irons nous baigner dans l'étang bleu, annonça-t-il d'un ton décidé.

L'homme entoura les épaules de Martha d'un geste protecteur ; il savait que l'idée d'une baignade ne lui plaisait guère. Sur les plages de la côte, elle n'avait fait que lire les journaux pendant que Jack devenait une tête luisante et minuscule se découpant sur la crête des vagues. De temps à autre, Martha posait le journal sur ses genoux et regardait la tête qui s'éloignait. Alors le même scénario se répétait : juché sur la plate-forme, le gardien de la plage sifflait avec vigueur pour rappeler l'imprudent. Il fallait de nombreux coups de sifflet — tous les baigneurs tournés vers l'horizon dans l'attente d'un drame, comme nous sommes peu de chose, mon Dieu — avant que Jack s'immobilise et croise à plusieurs reprises les bras au-dessus de la tête pour indiquer que tout allait bien. Jack voulait s'éloigner davantage, le sifflet recommençait de plus belle et il n'avait d'autre choix que de revenir vers le rivage. Martha reprenait la lecture du journal. Quelques instants plus tard, son mari était debout à ses côtés et l'éclaboussait d'eau glacée. L'avait-elle vu ? Oui, elle l'avait vu. Quel idiot, ce surveillant !

Martha se leva et proposa de faire cuire les poissons qui attendaient dans la glacière. Trois jours plus tôt, un pêcheur de Booth Bay Harbour avait offert à Jack quelques truites. À chaque repas, Martha proposait de les servir, mais Jack n'avait jamais faim. Quand il se mettait à boire, il cessait de s'alimenter. Dans l'espoir qu'il retrouve bientôt l'appétit, Martha renouvelait la glace pour préserver la fraîcheur des poissons.

Chaque fois, Jack protestait :

— Mange-les, toi ! C'est pour toi que j'ai accepté ce cadeau, tu le sais bien.

La femme ne voulait pas manger seule. En se privant, elle espérait donner suffisamment de remords à son mari pour le ramener à la vie normale. Mais Jack se plaisait à dire que la vie de tout le monde n'était pas

celle qui lui convenait. Quand il se sentait trop faible, il gobait cinq ou six œufs dans un peu de lait.

Ce soir-là, elle résolut de faire cuire les poissons, mais la chaleur des derniers jours en avait décidé autrement. Elle jeta au feu sac et poissons et fit griller des saucisses qu'elle mangea seule, sans appétit.

Jack avait décidé que le feu était son affaire. Après l'avoir allumé, il ne le quittait plus des yeux, se levant de temps à autre pour y jeter un morceau de bois. Cette activité paisible fut propice aux confidences. Jack raconta comment, à quinze ans, il avait chassé son beau-père qui tourmentait sa mère et lui prenait son argent. Martha demanda pourquoi la jeune fille du camping était de mauvaise humeur et quel était le nom de l'oiseau qui chantait tout en haut des grands pins. Pourquoi la vie est-elle si triste ? eut-elle aussi envie d'ajouter. Jack pouvait-il apercevoir l'oiseau ?

— Tu es folle, répondit son mari. La nuit va tomber. La conversation s'arrêta.

Vers huit heures, les aiguilles de pin craquèrent ; un homme et une femme approchaient. C'est ainsi que Jack et Martha firent connaissance avec leurs voisins installés plus à droite. À gauche, il n'y avait personne ; un talus descendait en pente raide jusqu'à l'étang bleu. Le sentier pour s'y rendre commençait cent mètres plus loin et déroulait une spirale lâche entre les arbres.

Ils s'appelaient Dan et Jane. Dan vendait de l'assurance pour le compte d'une entreprise spécialisée dans le transport d'œuvres d'art. Jane était secrétaire dans la même société. Dan et Jane avaient apporté des fauteuils pliants. Tous se groupèrent en demi-cercle autour du feu.

En société, Jack était un compagnon apprécié ; Martha put de nouveau le constater et la soirée se déroula agréablement. Un peu avant minuit, les voisins proposèrent une promenade. Ainsi Martha et Jack

verraient de près leur caravane et auraient un avant-goût du confort qui les attendait l'été suivant. Jack avait confié à Dan son désir d'acheter une caravane ; au pêcheur de Booth Bay Harbour, il avait parlé d'un bateau. Comme le groupe s'éloignait du cercle de lumière, Martha entendit son mari expliquer que le camping était pour sa femme et lui une expérience nouvelle et que, ne sachant pas s'ils allaient l'aimer, ils avaient choisi, modestement, de camper à la dure. Le vendeur d'assurances approuva une attitude aussi raisonnable. Ils atteignirent bientôt la caravane qui ressemblait de loin à une maisonnette. Une lumière jaune brillait à la porte comme un appel. Devant, sur une table en bois, des fleurs dans un vase ajoutaient à l'aspect domestique des lieux. La maîtresse de maison fit visiter la caravane à Martha, tandis que les hommes attendaient dehors.

— Un four !

Jane, qui montrait déjà avec fierté la chambrette du fond, se retourna et précisa :

— Il y a aussi un frigo et un réservoir d'eau chaude.

Tout était impeccable. Comme dans une vraie cuisine, Martha vit un torchon à vaisselle accroché au mur, des bols, des pots, le sel, le poivre, posés sur une étagère au-dessus d'une minuscule mais très réelle cuisinière. Plus loin se trouvaient les toilettes et une douche de la dimension d'un placard à balais. De la chambre venait le tic-tac d'un réveille-matin. « Il ne manque qu'un chien », pensa Martha qui songeait aux truites pourries et enviait le bonheur de sa voisine.

Dehors, les femmes retrouvèrent les hommes.

— Nous partons demain, annonça le vendeur d'assurances.

Les couples échangèrent leurs numéros de téléphone et promirent de se revoir. Pour l'aider à marcher

droit, Martha prit la main de son mari ; ils rentrèrent chez eux, couvés par le regard de leurs nouveaux amis.

Le feu était maintenant devenu un tas de braises et la femme pensa que tous deux avaient ainsi une excellente raison d'aller au lit, cependant que Jack se mit en quête de bois mort, puisque la brassée de bois achetée la veille avait fini de brûler pendant la promenade chez les voisins. Jack s'enfonça dans la nuit ; un bruit de branches cassées signalait par intermittence sa présence autour de la tente. Martha avait très sommeil, ce qui ne l'empêchait pas de se demander avec inquiétude ce que son mari allait encore inventer. Pendant que Jack s'affairait au milieu des fourrés, elle ouvrit la portière de la voiture, prit les clés et les fit glisser dans la poche de sa robe. Un peu rassurée, elle s'assit et attendit.

Jack sortit enfin. Il traînait derrière lui un poteau de téléphone, sans doute oublié à la suite d'une réparation.

— Mais où as-tu pris ça ? s'exclama-t-elle.

— Par là !

Triomphant, il montrait vers la gauche.

— Seigneur ! Il va falloir le débiter et nous n'avons pas de hache.

Le visage de la femme s'adoucit.

— Ça ne fait rien. Demain, j'emprunterai une hache à un voisin.

— Penses-tu ? Il n'y a qu'à le brûler au fur et à mesure.

Sans attendre, Jack engagea une extrémité du poteau dans les braises. Un nuage de cendres s'éleva dans un bruit étouffé.

— Tu vois bien qu'il est trop gros, protesta-t-elle. Le feu ne prendra pas.

Mais Jack s'entêtait. Le poteau était une bonne idée et, en le brûlant, il nettoyait le terrain. Les types du

camping le remercieraient quand ils apprendraient ce qu'il avait fait.

Pourtant le feu menaçait toujours de s'éteindre. Jack entreprit de ranimer la flamme à l'aide de brindilles de pin. Les brindilles crépitaient, dégagait des colonnes de fumée, mais, de flammes, il n'y en avait pas.

— Allons nous coucher, Jack. Il est tard.

Pour toute réponse, l'homme approcha du feu le fauteuil pliant et la bouteille de cognac et dit avec philosophie :

— Il suffit d'être patient. Va dormir. Je te rejoins dès que j'ai sommeil.

Martha demeura quelques instants en compagnie de son mari. Quand Jack buvait, il oubliait aussi de dormir. Elle se glissa enfin dans la tente avec la ferme intention de ne plus s'occuper de lui.

Elle ouvrit les yeux vers quatre heures du matin. Il lui sembla qu'elle n'avait pas vraiment dormi et que la nuit s'était moquée d'elle en lui permettant de s'assoupir un peu. Elle tâta la couche à ses côtés : le lit n'était même pas défait. À travers la toile, Martha aperçut la lueur orangée du feu. Elle sortit, un plaid sur les épaules, en clignant des yeux comme si on la tirait d'un profond sommeil.

Jack était assis à l'endroit où elle l'avait laissé quelques heures plus tôt. Il avait ramené près de lui la poubelle commune remise à l'orée du bois et c'étaient les ordures ménagères qui servaient maintenant de combustible. Quant au poteau, les choses avançaient : il était réduit du tiers. Jack jeta à sa femme un regard vitreux et ne dit rien.

Martha entendit qu'on venait. C'était l'agent d'assurances, que l'odeur des ordures en train de brûler avait rendu furieux. Il y eut quelques injures. L'homme voulut s'approcher et trébucha sur la section du poteau qui

attendait d'entrer dans les flammes. Dan jura et, aux injures, s'ajoutèrent les mots « danger », « malade » et « civilisé ». Jack et Martha n'étaient pas civilisés.

Si Martha fut mortifiée, Jack, lui, ne répondit rien. Il laissa l'homme parler, comme si toute cette histoire ne le concernait pas. Martha fut soulagée de voir s'éloigner le voisin, ses menaces et ses mises en garde : il dormirait, il aurait la paix et des types comme Jack seraient mis hors d'état de nuire.

Quand il fut à bonne distance, Martha proposa d'aller dormir. Mais le jour naissant derrière le rideau des arbres donna à Jack une idée : ils iraient se baigner ! L'eau devait être formidable, le matin. Il n'y aurait personne. Avait-elle oublié comme il détestait les foules ? En pensée, Jack se voyait troublant la surface lisse de l'étang bleu, les bras tendus, le ventre ferme, à moitié nu : un dieu des premiers âges.

— Je n'y vais pas, dit Martha d'un ton décidé.

— Comme tu veux. Le contraire m'aurait étonné. Les femmes ont toujours peur de tout, la mienne ne fait pas exception.

Cette réplique sembla lui donner de l'assurance. Il irait directement à travers bois, sans emprunter le sentier des baigneurs.

Quand Jack se leva, l'air digne, Martha ne put s'empêcher de se lever aussi. Elle ne le suivait pas vraiment, non, elle voulait simplement le regarder s'éloigner et voir le jour se lever pour de bon.

Jack prit vers la gauche, en direction du talus et Martha le suivit à peu de distance, drapée dans son plaid, comme une femme du désert.

Puis tout se passa très vite. Jack trébucha et la descente que, prudemment, il avait amorcée de côté, en marquant chaque fois le sol avec ses pieds, se transforma

en dégringolade. Dans un fracas de cailloux et de branches cassées, Martha le vit rouler, disparaître.

Un incroyable sentiment de bien-être l'envahit aussitôt. Elle redressa les épaules et respira profondément devant l'étang bleu. Entre les arbres, il brillait, oui, comme aux premiers âges. Seul. Et si jeune ! Il venait à peine de naître des mouvements de la terre, de la pluie et des rivières qui coulaient secrètement des montagnes. Les oiseaux n'avaient pas encore envahi ses bords. Presque chaque seconde voyait des nuées d'éphémères s'élever sur ses eaux, éclore de minuscules têtards : l'étang demeurait virginal, rempli de promesses. Rien ne saurait troubler sa pureté. Martha eut soudain envie d'y plonger.

Quelques craquements se firent entendre en bas. Déjà Martha rejoignait son mari, l'aidait à se relever. Tous deux remontèrent la pente en s'accrochant aux branches.